

**KILLIAN PROVOST**



**EXCUSEZ-MOI  
DE  
VOUS DÉRANGER**

FATRASIES  
éditions



**KILLIAN PROVOST**

**EXCUSEZ-MOI DE VOUS DÉRANGER**



Bonsoir Messieurs-dames,  
excusez-moi de vous déranger...

Vous baissez les yeux vers  
votre journal, votre téléphone,  
vous n'écoutez plus.  
À peine quelques mots, vous m'avez cerné,  
catalogué :

« Type qui veut tirer du blé »

Ne vous en faites pas,  
je comprends très bien,  
(oui, vous, Madame, abandonnez-moi  
ces yeux de cocker : ils ne vous vont pas,  
ils défigurent votre jolie petite bouche  
et votre teint clair-brillant),  
ne vous en faites pas,  
je comprends très bien,  
j'ai été comme vous.

À part ce monsieur, qui fait semblant  
de fouiller son porte-monnaie  
un peu trop plein pour être honnête,  
je sais parfaitement, en plus, je sais  
que vous n'êtes même pas hypocrites  
et qu'à vos heures  
(d'insouciance ou de scrupules),  
vous aussi, vous avez donné  
ou vous donnerez.

Oui, ça ne doit pas être mon heure,  
c'est seulement ça,  
« la faute à pas d'bol »,  
à ça ou à celui qui aura été  
plus beau,  
plus touchant,  
plus misérable,  
plus *visible*,  
qui vous aura joué un peu de guitare,  
derrière la main en creux de son gosse un peu sale,  
en train de vous tendre ses yeux  
toujours plus  
grands, globuleux et tristes.

Un peu comme vous,  
Madame, tout à l'heure,  
je vous aurais donné une pièce  
à vous et vos yeux de cocker,  
si j'avais pu,

ou admettons : si j'avais voulu.

Oh, je pourrais bien jouer franc-jeu,  
dire : « c'est pour boire, pour manger,  
ou pour une douche »  
et peut-être ça marcherait.

Je pourrais aussi m'inventer  
une famille à nourrir,  
un pays en guerre,  
une maladie grave.  
Ou mieux : un travail fraîchement perdu.

Encore mieux : un portefeuille perdu  
(carte bleue, billets de train, clés,  
ça vous parlerait, vous rassurerait).

Car il y a une misère qui rassure et une autre  
qui effraie.  
À l'une on donne,  
à l'autre...

Oui, monsieur ?  
Monsieur ?  
Pardon, c'est vos yeux qui me fixaient  
dans le vague  
je croyais  
que vous vouliez communiquer.

Vous pouviez, hein.  
Pas que je veuille forcer, non...  
Je parle, là, mais c'est pour meubler,  
par conscience professionnelle, si vous voulez,  
rien de plus, rien de grave,  
rien qui mérite que vous ne décrochiez  
de votre journal.

Si vous voulez parler, libre à vous,  
je laisse ma place.

Puisque personne ne dit rien,  
et que manifestement, c'est trop tard  
pour moi, est-ce que par hasard  
je pourrais m'asseoir ?

C'est mes jambes, elles fatiguent  
un peu. Elles ne s'y sont pas encore faites...



Du coup,  
je me mets devant vous,  
je me permets,  
puisqu'il n'y a personne.

Ils sont moches, ces sièges, mais j'aime bien ce tag.  
Il est nerveux et vif comme un coup de pinceau,  
tranchant comme un sabre.

Vous voyez ? Vous le voyez comme moi ?

Et puis vous savez, quand on dort  
(c'est comme tout, par habitude, ça m'arrive  
encore) –  
quand on dort  
sur des bancs conçus pour vous en empêcher  
et vous cisailer le dos,  
eh bien, ils sont plutôt confortables, ces sièges.

Mais vous n'y faites peut-être pas attention  
et je vous embête.  
Vous, vous devez dormir dans un lit  
avec quelqu'un qui vous aime, peut-être,  
et qui vous entend.

C'est pas pour vous tirer des larmes, hein,  
ça me va, moi, je suis pas malheureux,  
j'ai moins froid, ces jours-ci  
et dehors, il y a une belle lumière.

Mais vous Madame, vous éternuez,  
vous vous mouchez, et bientôt  
vous aurez un joli petit nez de clown triste  
avec vos yeux de chiot.  
Vous n'êtes pas la seule, ceci dit.  
Beaucoup sont comme vous, ces temps-ci,  
j'ai remarqué.

Quand j'avance vers les gens, c'est comme un  
courant d'air,  
on s'écarte ou on tousse ; on a plus froid,  
mais pas envie tant que ça  
de se réchauffer, corps contre corps.